

Dans son nouveau seul en scène, l'humoriste picard Fabrice Éboué tire à boulets rouges sur toutes les formes d'extrémisme.



**LA LISTE DE NOS ENVIES**  
SYLVAIN MERLE

## La grande évasion

Tout en haut de la liste de nos envies, il y a celle d'un spectacle magique qui embarque dès le rideau levé pour un ailleurs, captive par son histoire et ses interprètes, fascine par ses tableaux, charme par sa bande-son. « Lawrence d'Arabie », d'Éric Bouvron, est ainsi. Avec son goût de l'épopée, l'enchanteur des planches, moliérisé pour « les Cavaliers » d'après Kessel, retrace le plus fameux épisode de l'histoire de Thomas Lawrence, jeune archéologue anglais engagé par le renseignement de son pays qui deviendra le célèbre Lawrence d'Arabie, catalyseur, lors du premier conflit mondial, de la révolte des tribus arabes qui précipita la chute de l'Empire ottoman. Avec onze personnes, dont deux musiciens et une chanteuse qui assurent une bande-son enveloppante, Éric Bouvron développe une mise en scène romanesque et épique, fluide et cinématographique. C'est un ballet. Tout est chorégraphié, de l'installation du peu de décor — des tapis, des malles dont on tire quelques accessoires — aux changements de costumes parfois opérés telles des cérémonies sous des lumières découpant l'espace et le temps. Alliant rires, réflexions et émotions, sacré meilleure pièce de théâtre de l'année par les Étoiles du « Parisien » en décembre dernier, ce « Lawrence d'Arabie », à voir jusqu'au 27 février au 13<sup>e</sup> Art, à Paris, est un ticket pour la grande évasion.



# « La scène m'a sauvé la vie »

**Fabrice Éboué** revient au Théâtre Déjazet avec un show politiquement incorrect

GRÉGORY PLOUVIEZ



**PAS DE SOMMATION.** Une première blague sur le terrorisme fuse au bout de quelques secondes. C'est parti pour une heure vingt de vanes piquantes, acides, parfois cyniques, volontiers provocantes. Fabrice Éboué, 44 ans, ne change pas une recette qui gagne. Son quatrième one-man-show, qui arrive demain à Paris, au Théâtre Déjazet (III<sup>e</sup>), ne brosse pas l'époque dans le sens du poil.

Dans « Adieu hier », le comédien passe de nombreux thèmes d'actualité à la moulinette. Dans le désordre : le féminisme, Emmanuel Macron, le mouvement Black Lives Matter, la théorie du grand remplacement, la pédophilie dans l'Église, la « cancel culture »... Un spectacle osé et maîtrisé qui flirte furieusement avec la ligne jaune et ravira les adeptes d'humour noir. Avec un fil rouge qui

“  
On est dans une société manichéenne où on te demande de choisir ton camp. Il n'y a plus de débats.

pourrait se résumer en une formule : « Le monde d'aujourd'hui, c'est un bordel absolu. »

**Alors, c'était mieux avant ?**  
**FABRICE ÉBOUÉ.** Sur scène, j'ai un personnage, je pousse toujours le curseur un peu plus loin. C'est ça qui est amusant. Mais, oui, tout comique qui vire vers la quarantaine a forcément un petit côté « c'était mieux avant ». On prend des coups sur les réseaux sociaux qu'on ne prenait pas il y a encore une dizaine d'années. C'est pas que tu perdes en liberté, mais il faut être solide, derrière.

**Après les véganes, les néoféministes en prennent pour leur grade...**

Je ne tape pas sur le féminisme, c'est un sujet important, mais sur un militantisme exacerbé et systématique, qui devient contre-productif. Il y a des gens qui vivent d'être en opposition systématique et nagent dans une hypocrisie permanente dès que ça touche à leur cause. On est dans une société manichéenne où on te demande de choisir ton camp. Il n'y a plus de débats, que des crises d'hystérie qui n'ont aucun intérêt intellectuel.

**Sur scène, vous évoquez le Covid-19 quelques minutes à peine. Pourquoi ?**

Les gens sont matraqués avec ça... Le théâtre, c'est avant tout

un moment d'oxygène. C'est notre rôle que de les extirper du quotidien.

**Vous révélez certains points communs avec Emmanuel Macron...**

On est nés la même année, et on a été dans le même établissement scolaire (*la Providence*, à Amiens). Je ne l'ai pas connu là-bas, mais mon compagnon de chambre à l'internat avait redoublé, comme moi, et l'année d'avant il partageait sa chambre avec Macron. Je l'ai eu récemment au téléphone. Il m'a dit : « J'ai toujours su que, tous les deux, vous feriez des choses... bon pas forcément dans le même domaine ! »

**Vous l'avez rencontré à l'Élysée, avec l'équipe du film « Tout simplement noir »...**

J'avais aussi été invité sous François Hollande et je n'y étais pas allé. J'ai longuement hésité. Un pote m'a dit : « Ça te fera toujours un sketch. » C'est vrai ! Savoir ce qui se passe derrière les murs de l'Élysée, ça chatouille tout le monde.

**Vous avez toujours refusé de vous engager politiquement. Pourquoi ?**

Je déteste les clivages. Moi, mes idoles, ce sont des gens comme Brassens ou Jean Yanne, des électrons libres.

**Vous moquez la théorie du grand remplacement...**

Sur les plateaux, plutôt que d'inviter toujours les mêmes, on pourrait avoir le témoignage de gens qui ont quitté leur pays, comme ça a été le cas de certains de nos parents. Jamais, ils se sont dit : « Super, je me casse de chez moi, je suis ravi. » J'aimerais qu'on leur demande ce qu'ils ont espéré pour nous plutôt que d'entendre les mêmes affirmer qu'on s'organiserait pour les foutre dehors.

**Vous racontez avoir reçu des menaces de mort lors de la sortie de « Barbaque », votre comédie sur les véganes.** Il y a des gens qui se font déborder par l'effet militant. Et parmi, eux, des gens fragiles qui estiment que c'est un film contre eux et émettent des insultes. Je préfère en rire.

**Vous avez été déçu par l'échec du film et ses 250 000 entrées ?**

Le Covid-19 a accéléré un mode de consommation qui était déjà en mutation. Autant, dans dix ans, les gens continueront à aller au théâtre, autant le cinéma, hélas, il va falloir se réinventer. Les gens vont voir le dernier « Star Wars » ou « Spider-Man » sur grand écran mais pour des films comme « Barbaque », ils attendent que ça passe à la télé. Je comprends... Et peut-être qu'un jour je ferai un plus gros film et qu'on prendra le risque d'aller au cinéma.



Autant, dans dix ans, les gens continueront à aller au théâtre, hélas, il va falloir se réinventer

**Bientôt la suite de « Case départ » avec Thomas Ngijol ?**

Je ne veux pas du remâché, de la redite. Mais collaborer encore ensemble avec un autre sujet fort, pourquoi pas. On pourrait imaginer une société, dans trente ans, où tous les grands patrons seraient noirs, où le grand remplacement serait effectif. Ça peut être marrant !

**Vous vous voyez sur scène jusqu'à quel âge ?**

À chaque fois, je me dis que je vais prendre mon temps avant d'y retourner, mais dès que je suis dans un théâtre, j'ai envie d'être à la place de celui qui est sur scène. C'est mon métier, mon ADN. Ça m'a sauvé la vie. J'ai été viré sept fois de l'école. Je ne sais pas comment j'aurais fini sans la scène.

■ « Adieu hier », spectacle de Fabrice Éboué, jusqu'au 19 mars au Théâtre Déjazet (Paris III<sup>e</sup>). Du mercredi au samedi à 20 h 30. De 40 à 46 €.